

EN SOURDINE

LAURENT NAOURI
FRÉDÉRIC LOISEAU

α

MENU

- › TRACKLIST
- › TEXTE FRANÇAIS
- › ENGLISH TEXT
- › SUNG TEXTS



EN SOURDINE

GABRIEL FAURÉ (1845-1924)

1. ICI-BAS!, OP. 8 N° 3 1877 3'01
2. LES BERCEAUX, OP. 23 N° 1 1881 4'52
3. CHANSON D'AMOUR, OP. 27 N° 1 1882 2'49
4. EN SOURDINE, OP. 58 N° 2 1891 3'03

FRANCIS POULENC (1899-1963)

5. DERNIER POÈME 1957 – CARTE POSTALE 1931 3'54

GABRIEL FAURÉ

6. MAI, OP. 1 N° 2 1871 2'53
7. PRISON, OP. 83 N° 1 1896 2'35
8. SPLEEN, OP. 51 N° 3 1888 2'40

FRANCIS POULENC

9. FÊTES GALANTES 1941 1'16

CLAUDE DEBUSSY (1862-1918)

10. JE TREMBLE EN VOYANT TON VISAGE 1904 1'53
11. LE JET D'EAU 1889 5'11

GABRIEL FAURÉ

- | | | |
|-----|-----------------------------|------|
| 12. | TOUJOURS, OP. 21 N° 2 1880 | 1'22 |
| 13. | LE SECRET, OP. 23 N° 3 1881 | 2'11 |

FRANCIS POULENC

- | | | |
|-----|--------------|------|
| 14. | MAZURKA 1948 | 3'51 |
|-----|--------------|------|

GABRIEL FAURÉ

- | | | |
|-----|-------------------------------|------|
| 15. | EN PRIÈRE [INSTRUMENTAL] 1890 | 2'09 |
|-----|-------------------------------|------|

TOTAL TIME: 41'40

LAURENT NAOURI BARYTON

FRÉDÉRIC LOISEAU GUITARE

DANS LA CONFIDENCE

LAURENT NAOURI

Voici un répertoire que je fréquente depuis plus de trente ans, non parfois sans une certaine frustration cependant : comment parvenir en effet à l'intimité qu'un poème comme *Le Jet d'eau* de Baudelaire suggère – quasiment une confidence sur l'oreiller – en étant contraint par l'écriture musicale à « projeter » la voix ?

Car si la musique classique chantée autorise la nuance *piano*, *pianissimo*, *pianississimo*, il est toutefois inconcevable de murmurer à l'oreille de son auditeur.

Pour murmurer, il faut un micro, et nous quittons là l'univers de la « mélodie » pour entrer dans l'univers de la « chanson », au sens où on l'entend à partir des années 1930 et du début de l'ère radiophonique, de fait.

Je tournais autour de ces préoccupations depuis quelques années déjà quand je fis la connaissance de Frédéric Loiseau. Et très vite, il me parla de son amour pour Gabriel Fauré, dont il avait déjà pour le plaisir étudié et analysé plusieurs pièces sans toutefois avoir encore tenté de les adapter à son instrument. Aussi, sans tarder, nous avons fait nos premiers pas ensemble sur *Les Berceaux*, une mélodie qu'Yves Montand avait déjà tirée du côté de la chanson.

Encouragé par le résultat, nous avons cherché d'autres titres qui nous paraissaient pouvoir profiter de ce traitement d'alcôve.

Frédéric est un guitariste de jazz. Les deux termes sont également importants. Y a-t-il instrument plus propre à la confidence que la guitare ? Le musicien de l'intime par excellence qu'était Franz Schubert en était un amateur éclairé au point que sa *Belle Meunière* parut simultanément dans deux versions, pour piano et pour guitare.

Du jazz, si nous n'avons pas, ou peu, ou pas systématiquement utilisé les idiomatismes, nous avons gardé l'attachement à l'improvisation. De fait, si nos arrangements ou nos adaptations sont très précisément scénarisés, rien n'est complètement écrit et chaque prise est sensiblement

différente des autres, ce qui nous permet de demeurer constamment à l'écoute l'un de l'autre, prêts à accueillir la bonne surprise, ou, c'est le risque nécessaire, à accepter l'éventualité d'une version moins convaincante. La spontanéité recherchée est à ce prix.

Notre horizon ? Avant toute autre chose, le poème. C'est lui et lui seul qui fixe notre cap. Des moyens dont nous disposons, la composition originale, la guitare et la voix, nous tentons de fabriquer l'embarcation la plus apte à l'atteindre, ou à tout le moins à s'en approcher.

Et si nous collons toujours au texte et à la mélodie originale, nous prenons toute liberté nécessaire, rythmique ou harmonique, dans cette navigation. En somme, nous vous proposons une nouvelle mise en scène, ou plutôt une nouvelle mise en son, alors tendez l'oreille !



TUTOYER L'INCONNU

FRÉDÉRIC LOISEAU

« La vie est l'art de la rencontre », disait si justement le grand poète brésilien Vinícius de Moraes. Je ressens ma rencontre avec Laurent Naouri comme un cadeau mutuel, un passeport pour aller tutoyer l'inconnu, où se cache le possible frisson. Les mélodies de Gabriel Fauré ont été notre heureux point de départ. Laurent m'a sensibilisé plus que jamais à la poésie. Nous avons petit à petit, avec patience et humilité, pétri cette matière sans jamais la figer, en nous laissant surprendre jusque dans l'intimité du studio d'enregistrement. Notre préoccupation première fut de trouver le point d'équilibre entre le son et le sens de nos langages respectifs, sans jamais trahir ni l'un ni l'autre. Ce chemin partagé marque à l'évidence le début d'une riche aventure.

EN SOURDINE

AGNÈS DESARTHE

Ce jour-là, le temps n'existait pas. Comme nous le savons tous, cela n'arrive que les 35 octobre des années bissextiles et, justement, on était le 35 octobre et c'était une année bissextile.

Lorenz Orphenson s'en était rendu compte dès qu'il avait ouvert les yeux : « Le temps s'est arrêté, avait-il murmuré, les lèvres encore engourdis par le sommeil. Ou plutôt le temps a disparu. Il ne s'écoule ni ne passe, il ne presse pas plus qu'il ne s'égrène en minutes et en secondes. »

Il se frotta les mains, et découvrit qu'il en avait quatre, ce qui rendit la manifestation de son enthousiasme plus flagrante encore. La couette de duvet d'oie qui le protégeait du froid nocturne à cette époque de l'année où, sur son île, les températures pouvaient chuter jusqu'à moins onze dès le coucher du soleil s'était transformée en nuage. Il avait lu dans le Grand Almanach quelques années plus tôt, alors qu'il fréquentait encore l'école double du bourg voisin – double parce qu'on y éduquait conjointement les enfants et les chiens –, que la transsubstantiation du duvet en vapeur d'eau était signe d'une exception dans le cours des choses.

« Joie ! » s'exclama-t-il en bondissant sur ses pieds, secrètement soulagé d'être demeuré bipède (l'exception, c'est bien joli, mais point trop n'en faut).

Il se rendit à la salle de bains sommairement aménagée dans l'appentis situé à l'est. L'eau avait gelé dans la bassine. Il devrait faire fondre la glace pour se raser. Cependant, s'y mirant par mégarde, il constata, face au portrait dessiné sur le givre, qu'il avait des plumes à la place des poils. Inutile de se raser lorsqu'on porte au sommet de son cou une tête d'oiseau.

Il se mit à chanter pour expérimenter son gosier nouveau : « Ici-bas, tous les lilas meurent... » souffla-t-il parce que la mélodie lui était venue en tête, déroulée tel un ruban.

Il ne fut pas triste comme il l'était parfois à l'évocation des étés qui demeurent toujours et des baisers qui demeurent toujours, dans cet ailleurs inaccessible que se plaisait à agiter, ainsi qu'un mirage, l'auteur du poème, un homme prude, un prude homme en somme qui se vengeait, en vers,

d'avoir été trop peu étreint. Lorenz ne ressentit pas la mélancolie qui lui mordait habituellement le cœur, et à cela, plusieurs raisons. À présent qu'il s'était dédoublé, à présent qu'il était mi-homme mi-oiseau, à présent qu'il pouvait applaudir de ses quatre mains, il se sentait immune au chagrin. Et comme, en ce 35 octobre d'une année bissextile, le temps n'existait pas, les regrets étaient anéantis, les remords aussi, les désirs confondus avec leur assouvissement, l'espace n'était plus une contrainte, pas davantage que la distance ou la température.

D'ailleurs voilà que l'eau dans la bassine fondait d'elle-même et s'élevait, se jouant des lois de la gravitation universelle, pour s'abattre à l'envers dans une radieuse rafale de pluie, un ondolement de notes descendantes, comme jouées par une guitare – ou était-ce une lyre ? – mais grim pant à contre-sens pour porter un chant inédit que Lorenz Orphenson entonna en sortant de chez lui. C'était décidé, sans plus attendre, il irait au bois Gabriel écouter ses frères oiseaux. L'élan des grands vaisseaux le portait et il sentit bientôt sa masse délivrée par l'âme de l'homme prude, toujours lui, dont les mots changeaient de sens, grâce aux perles qu'une lyre – ou était-ce une guitare ? – planquée quelque part dans le duvet des nuages, jetait vers les cieux avec douceur, tendresse, complicité – comme en sourdine – pour faire sourire et non pleurer.

Cheminant vers le bois Gabriel – mais certaines personnes préféraient l'appeler la forêt du Souvenir –, Lorenz se mit à chalouper en pensant à sa farouche, sa rebelle, brésilien soudain, peut-être à cause du rayon de soleil qui réchauffait l'atmosphère.

Et, calme, dans le demi-jour que les hautes branches font, il pénétra plus profond, au cœur du bois, où les vers à laine – qui sont comme des vers à soie, mais vivent plus au nord – tissaient leurs doux cocons, en amont du jardin aromatique qui voyait pousser en toutes saisons thym, laurier et Aragon.

Et comme le temps était aboli, les amours, escortées par le sifflet nonchalant des frères oiseaux, se confondaient dans la promenade, les récentes et les anciennes, celle à qui il écrivait dessous la tente et cette autre qui le faisait trembler dès qu'il voyait son visage. Une kyrielle d'Eurydice, certaines couchées, assises, alanguies ou provocantes, celle à qui il avait rêvé tellement fort, qu'il en était cent fois plus ombre que l'ombre, des Eurydice à foison mais point changées en

pierre lorsqu'il se retournait sur elles pour les revoir, car le passé, pas plus que le présent ou le futur, n'existe hors du temps, valsaient, délivrées de leur malédiction. Elles s'égaillaient, sous son regard rétrospectif, statues de chair, le teint certes grisâtre au creux des joues, mais l'allure vive et l'œil ardent.

« Qu'as-tu fait, toi que voilà, de ta jeunesse ? » se demanda alors Lorenz, inquiet car il craignait soudain que l'absence de temps qu'il goûtait avec tant de désinvolture n'en vienne à tuer la musique. Guidé dans son errance par les cordes pincées et frottées qui créaient une nouvelle averse, chant de la pluie, larges pleurs, il poursuivit : « Qu'as-tu fait, sinon aimé et chanté, telle une cigale, sans prendre garde au temps qui passe quoi qu'on y fasse, et ne s'arrête que les 35 octobre des années bissextiles ? Que feras-tu, toi que voilà, de ta vieillesse ? »

Les visages et les noms des belles, comme des grains d'encens que le souvenir enflamme, tournoyaient en secret dans son âme, semblables à des marionnettes, et « Ainsi font, font, font » lui revenait, comptine de l'enfance subtilisée à sa mémoire, tandis que la neige fondait sous ses pas, révélant une herbe tendre et trempée, couchée sur la terre comme une chevelure.

« Quand il n'y a plus de temps, ne reste que la mesure », songea l'homme-oiseau, l'homme-lyre, l'homme-guitare, l'homme-cigale, et, rebroussant chemin, calme parmi les vagues langueurs des pins, il retourna chez lui, dans sa maison, sur une île, bien loin au nord, pour chanter et entendre, entendre et chanter, jusqu'au lendemain, qui ne viendrait peut-être pas.

Janvier 2020

IN CONFIDENCE

LAURENT NAOURI

Here is a repertory I've been performing for more than thirty years, sometimes not without a certain frustration: for how can you achieve the intimacy suggested by a poem like Baudelaire's *Le Jet d'eau* – it's almost pillow talk – when the vocal style forces you to 'project' the voice? Although classical art song authorises you to sing *piano* or *pianissimo* even *pianississimo*, it's still inconceivable to *whisper* in the listener's ear. To whisper, you need a microphone, and there we leave the world of the *mélodie* and enter the world of 'chanson', as that term was understood at the beginning of the radio era.

I had already been mulling these questions over for a few years when I met the jazz guitarist Frédéric Loiseau. And he very soon told me of his love for Gabriel Fauré, several of whose pieces he had already studied and analysed for pleasure, though so far without trying to adapt them for his instrument. We started off our collaboration with *Les Berceaux*, a *mélodie* that Yves Montand had already sung in a 'chanson' style. Encouraged by the result, we looked for other songs that we felt could benefit from this intimate treatment.

Frédéric is a jazz guitarist. Each of those two words is equally important. Is there any instrument better suited to confidential avowals than the guitar? Franz Schubert, the composer par excellence of intimacy, was such a connoisseur of it that his song cycle *Die schöne Müllerin* appeared simultaneously in two versions, one with piano accompaniment, the other with guitar. Although we didn't use the idioms of jazz, or at any rate not very much and certainly not systematically, we did retain its fondness for improvisation. In fact, while our arrangements or adaptations were very precisely 'scripted', nothing was completely written down and each take was significantly different from the others, which ensured we were constantly listening to each other, ready to make room for a pleasant surprise, or, the inevitable corollary, to accept the

possibility that we might come up with a less convincing version. That was the price to pay for the spontaneity we were looking for.

Our horizon? Above all else, the poem. It and it alone sets our course. Using the means at our disposal, the original composition, the guitar and the voice, we try to build ourselves the most suitable boat to reach it, or at least get somewhere near it.

And if we always stick close to the original text and melody, we take every necessary freedom, rhythmic or harmonic, as we navigate towards our destination. In short, we offer you a new 'staging', or rather a new 'sound design' – so keep your ears open!

UP CLOSE WITH THE UNKNOWN

FRÉDÉRIC LOISEAU

'Life is the art of encounters', as the great Brazilian poet Vinícius de Moraes so aptly put it. I regard my encounter with Laurent Naouri as a reciprocal gift, a passport to go and get up close with the unknown, where the possibility of a frisson lies hidden. The *mélodies* of Gabriel Fauré were our happy starting point. Laurent made my awareness of poetry keener than ever before. Little by little, with patience and humility, we moulded this material without ever letting it become rigid, allowing ourselves to be surprised even in the intimate surroundings of the recording studio. Our primary concern was to find the right balance between the sound and the sense of our respective languages, taking care never to betray either of them. This shared path clearly marks the beginning of a richly promising adventure.

IN MUTED VEIN

BY AGNÈS DESARTHE

That day, time did not exist. As we all know, that's something that only happens on 35 October in leap years, and it just so happened that it was 35 October in a leap year.

Lorenz Orphenson had realised it was so as soon as he had opened his eyes: 'Time has stopped', he murmured, his lips still numbed by sleep. 'Or rather, time has disappeared. It is neither going by nor passing, it doesn't press, nor is it counted in minutes and seconds.'

He rubbed his hands together and discovered that he had four of them, which made his manifestation of enthusiasm even more blatant. The goose-down duvet that protected him from the night cold at this time of year, when temperatures on his island could drop to minus eleven by sunset, had turned into a cloud. He had read in the Great Almanac a few years earlier, when he was still a pupil at the mixed school in the neighbouring town – mixed because children and dogs were educated there together – that the transubstantiation of down into water vapour was the sign of an exception in the course of events.

'Joy!' he exclaimed as he leapt to his feet, secretly relieved he was still a biped (one exception is all very fine, but you can get too much of a good thing).

He made his way to the makeshift bathroom fixed up in the lean-to on the east side. The water had frozen in the basin. He would have to melt the ice to shave. However, inadvertently gazing at his reflection in the frost, he noticed that he had feathers instead of hair. There's no need to shave when you're sporting a bird's head at the top of your neck.

He started to sing so as to try out his new gullet: 'Here below, all lilacs die . . .', he exhaled, since that was the tune that had come to his mind, unwinding like a ribbon.

He wasn't sad as he sometimes was at the evocation of summers that last for ever and kisses that last for ever, in that inaccessible other world that the author of the poem liked to dangle like a mirage – a prudish man, a Prudhomme as he supposed the French might say, who was taking

his revenge, in verse, for having been too little embraced. Lorenz did not feel the melancholy that usually gnawed at his heart, and there were several reasons for that. Now that he had been split into two, now that he was half man and half bird, now that he could clap with his four hands, he felt immune to grief. And since, on this 35 October in a leap year, time did not exist, regrets were obliterated, remorse too, and desires were conflated with their satisfaction, space was no longer a constraint, any more than distance or temperature.

Then, lo and behold, the water in the basin melted of its own volition and rose into the air, defying the law of universal gravitation, only to fall back down again in a radiant burst of rain, an undulating wave of descending notes, as if played by a guitar (or was it a lyre?), but climbing in the opposite direction to accompany a new song that Lorenz Orphenson struck up as he left his house.

His mind was made up: without further ado, he would go to Gabriel's Forest to listen to his brothers the birds. The momentum of great ships bore him along and he soon felt his bulk liberated by the soul of the Prudhomme (that man again), whose words changed their meaning, thanks to the pearls that a lyre (or was it a guitar?), hidden somewhere in the down of the clouds, cast towards the heavens with gentleness, tenderness, complicity – as if in muted vein – to elicit smiles and not tears.

On his way to Gabriel's Forest – though some people preferred to call it the Forest of Memory – Lorenz began to sway, thinking of his wild one, his rebel, as if he had suddenly turned Brazilian, perhaps because of the ray of sunshine that warmed the atmosphere.

Then, calm in the half-light cast by the tall branches, he penetrated deeper, into the heart of the wood, where the woolworms – *vers à laine*, as he knew they were called in French, which are like silkworms, but live further north – wove their soft cocoons, upstream from the herb garden where thyme, laurel and Aragon grew in all seasons.

And since time was abolished, all his past loves, escorted by the carefree whistling of his brother birds, merged into one another as he walked on; recent loves and others from long ago, the one he had written to from a tent and that other one who had made him tremble as soon as he saw

her face. A host of Eurydices, some lying down, some sitting, languid or provocative, the one of whom he had dreamt so intensely that he had become a hundred times more shadow than the shadow; Eurydices aplenty, yet not changed into stone when he turned round to see them again, because the past does not exist outside of time, any more than the present or the future; all of them waltzing, released from their curse. They scattered as he looked back on them, statues of flesh, admittedly with a greyish complexion in the hollow of their cheeks, but brisk of step and ardent of gaze.

‘What have you done, you there, with your youth?’ Lorenz wondered, worried that the absence of time he was enjoying so nonchalantly might kill the music. Guided in his wanderings by the plucked and bowed strings that created a new shower, the song of the rain, great teardrops, he continued: ‘What have you done, except love and sing, like a grasshopper, without paying heed to time, which passes no matter what one does, and only stops on 35 October in leap years? What will you do, you there, with your old age?’

The faces and names of the beauties, like grains of incense kindled by memory, whirled in secret within his soul, like puppets, and ‘Thus make, make, make’ came back to him, a nursery rhyme purloined from his memory, while the snow melted beneath his feet, revealing soft, damp grass, laid upon the earth like tresses.

‘When there is no more time, only measure remains’, thought the bird-man, the lyre-man, the guitar-man, the grasshopper-man, and, retracing his steps, calm amid the vague languors of the pine, he went back to his home on an island far to the north, to sing and hear, hear and sing, until the next day, which perhaps would not come.

January 2020

1. **GABRIEL FAURÉ (1845-1924)**
ICI-BAS !, OP. 8 N° 3
TEXTE : RENÉ-FRANÇOIS SULLY-PRUDHOMME

Ici-bas tous les lilas meurent,
Tous les chants des oiseaux sont courts,
Je rêve aux étés qui demeurent
Toujours...

Ici-bas les lèvres effleurent
Sans rien laisser de leur velours,
Je rêve aux baisers qui demeurent
Toujours...

Ici-bas, tous les hommes pleurent
Leurs amitiés ou leurs amours ;
Je rêve aux couples qui demeurent
Toujours...

2. **GABRIEL FAURÉ**
LES BERCEAUX, OP. 23 N° 1
TEXTE : RENÉ-FRANÇOIS SULLY-PRUDHOMME

Le long du Quai, les grands vaisseaux,
Que la houle incline en silence,
Ne prennent pas garde aux berceaux,
Que la main des femmes balance.

Mais viendra le jour des adieux,
Car il faut que les femmes pleurent,
Et que les hommes curieux
Tentent les horizons qui leurrent !

HERE BELOW!

Here below, all lilacs die,
All birdsongs are brief;
I dream of summers that last
For ever . . .

Here below, lips touch
Without leaving any of their smoothness;
I dream of kisses that last
For ever . . .

Here below, all humans mourn
Their friendships or their loves;
I dream of couples that last
For ever . . .

THE CRADLES

Along the quay, the great ships,
Silently listing in the swell,
Pay no heed to the cradles
That the women's hands rock.

But the day of leave-taking will come,
For women must weep,
And men of questing spirit
Must try to reach alluring horizons.

Et ce jour-là les grands vaisseaux,
Fuyant le port qui diminue,
Sentent leur masse retenue
Par l'âme des lointains berceaux.

And on that day, the great ships,
Slipping out of the ever-diminishing port,
Will feel their bulk held back
By the soul of the distant cradles.

3. **GABRIEL FAURÉ**
CHANSON D'AMOUR, OP. 27 N° 1
TEXTE : ARMAND SILVESTRE

J'aime tes yeux, j'aime ton front,
Ô ma rebelle, ô ma farouche,
J'aime tes yeux, j'aime ta bouche
Où mes baisers s'épuiseront.

J'aime ta voix, j'aime l'étrange
Grâce de tout ce que tu dis,
Ô ma rebelle, ô mon cher ange,
Mon enfer et mon paradis!

J'aime tout ce qui te fait belle,
De tes pieds jusqu'à tes cheveux,
Ô toi vers qui montent mes vœux,
Ô ma farouche, ô ma rebelle!

LOVE SONG

I love your eyes, I love your brow,
O my rebel, O my wild one,
I love your eyes, I love your mouth
Where my kisses will run dry.

I love your voice, I love the strange
Grace of all you say,
O my rebel, O my dear angel,
My hell and my heaven!

I love everything that makes you beautiful,
From your feet to your hair,
O you to whom my prayers rise up,
O my wild one, O my rebel!

4. **GABRIEL FAURÉ**
EN SOURDINE, OP. 58 N° 2
(CINQ MÉLODIES DE VENISE)
TEXTE : PAUL VERLAINE

Calmes dans le demi-jour
Que les branches hautes font,

IN MUTED VEIN

Calm in the half-light
Cast by the tall branches,

Pénétrons bien notre amour
De ce silence profond.

Mêlons nos âmes, nos cœurs
Et nos sens extasiés,
Parmi les vagues langueurs
Des pins et des arbousiers.

Ferme tes yeux à demi,
Croise tes bras sur ton sein,
Et de ton cœur endormi
Chasse à jamais tout dessein.

Laissons-nous persuader
Au souffle berceur et doux
Qui vient, à tes pieds, rider
Les ondes des gazons roux.

Et quand, solennel, le soir
Des chênes noirs tombera
Voix de notre désespoir,
Le rossignol chantera.

5. **FRANCIS POULENC (1899-1963)**

DERNIER POÈME

TEXTE : ROBERT DESNOS

J'ai rêvé tellement fort de toi,
J'ai tellement marché, tellement parlé,
Tellement aimé ton ombre,
Qu'il ne me reste plus rien de toi.
Il me reste d'être l'ombre parmi les ombres

Let us penetrate our love
With this profound silence.

Let us merge our souls, our hearts
And our enraptured senses,
Amid the vague languors
Of the pine and the arbutus.

Half-close your eyes,
Fold your arms on your bosom,
And from your drowsy heart
Chase for ever all intent.

Let us be lulled
By the gentle, rocking breeze
That ruffles, round your feet,
The waves of russet grass.

And when solemn evening
Falls from the dark oaks,
The voice of our despair,
The nightingale, will sing.

LAST POEM

I have dreamt so intensely of you,
I have walked so much, talked so much,
Loved your shadow so much,
That I have nothing left of you.
I am left to be the shadow among the shadows,

D'être cent fois plus ombre que l'ombre
D'être l'ombre qui viendra et reviendra
[dans ta vie ensoleillée.

**CARTE POSTALE (QUATRE POÈMES
DE GUILLAUME APOLLINAIRE)**

TEXTE : GUILLAUME APOLLINAIRE

L'ombre de la très douce est évoquée ici,
Indolente, et jouant un air dolent aussi :
Nocturne ou lied mineur qui fait pâmer son âme
Dans l'ombre où ses longs doigts font mourir
[une gamme
Au piano qui geint comme une pauvre femme.

6. **GABRIEL FAURÉ
MAI, OP. 1 N° 2**

TEXTE : VICTOR HUGO

Puisque Mai tout en fleurs dans les prés
[nous réclame,
Viens, ne te lasse pas de mêler à ton âme
La campagne, les bois, les ombrages charmants,
Les larges clairs de lune au bord des flots
[dormants,
Le sentier qui finit où le chemin commence
Et l'air, et le printemps et l'horizon immense,

To be a hundred times more shadow
[than the shadow,
To be the shadow that will come and come
[again into your sunlit life.

POSTCARD

The shadow of the most sweet is here evoked,
Indolent, and playing a doleful tune too:
Nocturne or lied in the minor that makes
[her soul swoon
In the shadow where her long fingers make
[a scale die away
On the piano that laments like a poor woman.

MAY

Since May in full bloom summons us
[to the meadows,
Come, do not weary of mingling with your soul
The countryside, the woods, the charming
[shadows,
The broad moonlights on the edge
[of the sleeping waters,
The track that ends where the road begins,
And the air, and the spring, and the immense
[horizon,

L'horizon que ce monde attache humble
[et joyeux,
Comme une lèvre au bas de la robe des cieux.
Viens, et que le regard des pudiques étoiles,
Qui tombe sur la terre à travers tant de voiles,
Que l'arbre pénétré de parfum et de chants,
Que le souffle embrasé de midi dans les champs,
Et l'ombre et le soleil, et l'onde, et la verdure,
Et le rayonnement de toute la nature,
Fassent épanouir, comme une double fleur,
La beauté sur ton front et l'amour
[dans ton cœur !

The horizon that this world attaches,
[humble and joyful,
Like a lip to the hem of heaven's robe.
Come, and let the gaze of the chaste stars,
Falling to earth through so many veils,
Let the tree permeated with fragrance and song,
Let the blazing breath of noon in the fields,
And the shadow and the sun, and the waters,
[and the verdure,
And the radiance of all nature,
Cause to bloom, like a double flower,
Beauty on your brow and love in your heart!

7. **GABRIEL FAURÉ**
PRISON, OP. 83 N° 1
TEXTE : PAUL VERLAINE

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,
Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.

PRISON

The sky is, above the roof,
So blue, so calm!
A tree, above the roof,
Waves its foliage.

The bell in the sky one can see
Gently chimes.
A bird on the tree one can see
Sings its lament.

My God, my God, life is there,
Simple and tranquil.
That peaceful murmur
Comes from the city.

Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ?

What have you done, you there
Weeping without respite,
Say, what have you done, you there,
With your youth?

8. **GABRIEL FAURÉ**
SPLEEN, OP. 51 N° 3
TEXTE : PAUL VERLAINE

SPLEEN

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

Tears fall in my heart
As rain falls on the city.
What is this languor
That pervades my heart?

Ô bruit doux de la pluie,
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie,
Ô le chant de la pluie !

Oh, the gentle sound of rain
On the ground and on the roofs!
For a heart that suffers,
Oh, the song of the rain!

Il pleure sans raison
Dans mon cœur qui s'écœure.
Quoi ! nulle trahison ?
Mon deuil est sans raison.

Tears fall without reason
In my disheartened heart.
What? No betrayal?
My mourning is without reason.

C'est bien la pire peine,
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine !

It is the worst pain of all
Not to know why,
Without love and without hate,
My heart feels such pain!

9. **FRANCIS POULENC**
FÊTES GALANTES
(DEUX POÈMES DE LOUIS ARAGON)
TEXTE : LOUIS ARAGON

On voit des marquis sur des bicyclettes
On voit des marlous en cheval jupon
On voit des morveux avec des voilettes
On voit des pompiers brûler les pompons

On voit des mots jetés à la voirie
On voit des mots élevés au pavois
On voit les pieds des enfants de Marie
On voit le dos des diseuses à voix

On voit des voitures à gazogène
On voit aussi des voitures à bras
On voit des lascars que les longs nez gênent
On voit des coïons de dix-huit carats

On voit ici ce que l'on voit ailleurs
On voit des demoiselles dévoyées
On voit des voyous, on voit des voyeurs
On voit sous les ponts passer des noyés

On voit chômer les marchands de chaussures
On voit mourir d'ennui les mireurs d'œufs
On voit péricliter les valeurs sûres
Et fuir la vie à la six-quatre-deux.

FÊTES GALANTES

You see marquises on bicycles
You see pimps inside pantomime horses
You see brats with veils
You see firemen burning their pompons

You see words thrown on the rubbish heap
You see words placed on a pedestal
You see the feet of orphan children
You see the backs of cabaret singers

You see cars running on gazogene
You see handcarts too
You see crafty rogues bothered by long noses
You see top-class cretins

You see here what you see elsewhere
You see young ladies led astray
You see hoodlums, you see peeping toms
You see drowned corpses floating under bridges

You see shoe merchants out of work
You see egg candlers dying of boredom
You see securities collapsing
And life racing away any old how.

10. **CLAUDE DEBUSSY (1862-1918)**
JE TREMBLE EN VOYANT TON VISAGE
(LE PROMENOIR DES DEUX AMANTS)
TEXTE : TRISTAN L'HERMITE

Je tremble en voyant ton visage
Flotter avecque mes désirs,
Tant j'ai de peur que mes soupirs
Ne lui fassent faire naufrage.

De crainte de cette aventure
Ne commets pas si librement
À cet infidèle élément
Tous les trésors de la Nature.

Veux-tu, par un doux privilège,
Me mettre au-dessus des humains ?
Fais-moi boire au creux de tes mains,
Si l'eau n'en dissout point la neige.

I TREMBLE WHEN I SEE YOUR FACE

I tremble when I see your face
Floating with my desires,
So afraid am I that my sighs
Will cause it to drown.

Lest that mishap should arise,
Do not entrust so freely
To that treacherous element
All the treasures of Nature.

Will you, by granting a sweet privilege,
Raise me above all other human beings?
Let me drink from the cup of your hands,
If the water does not melt their snowy whiteness.

11. **CLAUDE DEBUSSY**
LE JET D'EAU
(CINQ POÈMES DE BAUDELAIRE)
TEXTE : CHARLES BAUDELAIRE

Tes beaux yeux sont las, pauvre amante !
Reste longtemps, sans les rouvrir,
Dans cette pose nonchalante
Où t'a surprise le plaisir.
Dans la cour le jet d'eau qui jase
Et ne se tait ni nuit ni jour,

THE FOUNTAIN

Your lovely eyes are weary, poor lover!
Stay awhile, without opening them again,
In that nonchalant pose
In which pleasure has caught you.
In the courtyard, the fountain that babbles
And is never silent, night or day,

Entretient doucement l'extase
Où ce soir m'a plongé l'amour.

La gerbe d'eau qui berce
Ses mille fleurs,
Que la lune traverse
De ses pâleurs,
Tombe comme une averse
De larges pleurs.

Ainsi ton âme qu'incendie
L'éclair brûlant des voluptés
S'élançe, rapide et hardie,
Vers les vastes cieux enchantés.
Puis, elle s'épanche, mourante,
En un flot de triste langueur,
Qui par une invisible pente
Descend jusqu'au fond de mon cœur.

Ô toi, que la nuit rend si belle,
Qu'il m'est doux, penché vers tes seins,
D'écouter la plainte éternelle
Qui sanglote dans les bassins!
Lune, eau sonore, nuit bénie,
Arbres qui frissonnez autour,
Votre pure mélancolie
Est le miroir de mon amour.

Sweetly prolongs the ecstasy
Into which love has plunged me this evening.

The spray of water that cradles
Its thousand flowers,
Through which the moon shines
With its pale beams,
Falls like a shower
Of great teardrops.

Just so, your soul, set ablaze
By the searing flash of passion,
Leaps up, swift and bold,
Towards the vast enchanted skies.
Then it pours out, dying,
In a wave of sad languor,
Which by an invisible slope
Descends into the depths of my heart.

O you whom night makes so beautiful,
How sweet it is, as I lean over your breasts,
To listen to the eternal plaint
That sobs in the basins!
Moon, sounding water, blessed night,
Trees that rustle all around,
Your pure melancholy
Is the mirror of my love.

12. **GABRIEL FAURÉ**
TOUJOURS, OP. 21 N° 2
(POÈME D'UN JOUR)
TEXTE : CHARLES GRANDMOUGIN

Vous me demandez de me taire,
De fuir loin de vous pour jamais,
Et de m'en aller, solitaire,
Sans me rappeler qui j'aimais !

Demandez plutôt aux étoiles
De tomber dans l'immensité,
À la nuit de perdre ses voiles,
Au jour de perdre sa clarté,

Demandez à la mer immense
De dessécher ses vastes flots,
Et, quand les vents sont en démente,
D'apaiser ses sombres sanglots !

Mais n'espérez pas que mon âme
S'arrache à ses âpres douleurs
Et se dépouille de sa flamme
Comme le printemps de ses fleurs !

ALWAYS

You ask me to be silent,
To fly far from you for ever,
And to depart alone
Without recalling her whom I loved!

Rather ask the stars
To fall in the immensity of heaven,
The night to lose its veils,
The day to lose its brightness,

Ask the vast sea
To drain its immense waves,
And the raging winds
To calm their sombre sobbing!

But do not hope that my soul
Will tear itself from its bitter sorrows
And shed its passion
As spring sheds its flowers!

13. **GABRIEL FAURÉ**
LE SECRET, OP. 23 N° 3
TEXTE : ARMAND SILVESTRE

Je veux que le matin l'ignore,
Le nom que j'ai dit à la nuit,

THE SECRET

I want the morning to know nothing
Of the name I told the night;

Et qu'au vent de l'aube, sans bruit,
Comme une larme il s'évapore.

Je veux que le jour le proclame
L'amour qu'au matin j'ai caché,
Et sur mon cœur ouvert penché
Comme un grain d'encens il l'enflamme.

Je veux que le couchant l'oublie,
Le secret que j'ai dit au jour,
Et l'emporte avec mon amour,
Aux plis de sa robe pâlie !

14. **FRANCIS POULENC**
MAZURKA (MOUVEMENTS DU CŒUR)
TEXTE : LOUISE DE VILMORIN

Les bijoux aux poitrines,
Les soleils aux plafonds
Les robes opalines,
Miroirs et violons

Font ainsi, font, font, font
Des mains tomber l'aiguille
L'aiguille de raison
Des mains de jeunes filles
Qui s'envolent et font

Font ainsi, font, font,
D'un regard qui s'appuie,
D'une ride à leur front

In the dawn breeze, noiselessly,
I want it to evaporate like a tear.

I want the day to proclaim
The love I hid from the morning,
And, leaning over my open heart,
To kindle it like a grain of incense.

I want the sunset to forget
The secret I told the day,
And bear it away, with my love,
In the folds of its pale robe!

MAZURKA

Jewels on bosoms,
Suns on ceilings
Opaline gowns,
Mirrors and violins

Thus make, make, make, make
Hands drop the needle,
The needle of reason,
From the grip of girls,
Who take flight and make,

Thus make, make, make, make
With a lingering gaze,
With a crinkle of their brow,

Le beau temps ou la pluie
Et d'un soupir larron

Font ainsi, font, font, font
Du bal une tourmente
Où sage et vagabond
D'entendre l'inconstante
Dire oui, dire non

Font ainsi, font, font, font
Danser l'incertitude
Dont les pas compteront,
Oh! Le doux pas de prudes,
Leurs silences profonds

Font ainsi, font, font, font,
Du bal une contrée
Où les feux s'uniront.
Des amours rencontrées
Ainsi la neige fond.

La neige fond, fond, fond.

Rain or shine,
And with a thieving sigh

Thus make, make, make, make
Of the ball a tumult
Where sage and trifler alike,
Hearing the fickle girl
Say yes, say no,

Thus make, make, make, make
A dance of uncertainty
Whose steps will count,
Oh! The soft steps of prudes,
Their profound silences

Thus make, make, make, make
Of the ball a region
Where flames will unite.
Of loves encountered
Thus the snow melts.

The snow melts, melts, melts.

MERCI!

*À GUILLAUME DE CHASSY POUR SA DIRECTION ARTISTIQUE « COUSUE MAIN »,
À DANIEL YVINEC POUR LE JUSTE ÉQUILIBRE,
À MARIE-CHRISTINE DACQUI ET NATALIE DESSAY, NOS TRÈS CHÈRES ET TRÈS TENDRES,
POUR LEUR ÉCOUTE AUSSI CRITIQUE QUE BIENVEILLANTE,
À AGNÈS DESARTHE, POUR SA PROMENADE DANS LE DEMI-JOUR,
À LAURENT GUANZINI, ARNAUD MERLIN ET THOMAS CURBILLON
POUR LEURS OREILLES GRANDES OUVERTES.*

RECORDED 27-29 JUNE 2019 AT STUDIO LA BUISSONNE, PERNES-LES-FONTAINES (FRANCE)

GUILLAUME DE CHASSY RECORDING PRODUCER

NICOLAS BAILLARD SOUND ENGINEER

ROMAIN CLISSON, DANIEL YVINEC MIXING

ROMAIN CLISSON, RÉMI SALVADOR MASTERING

CHARLES JOHNSTON ENGLISH TRANSLATION

VALÉRIE LAGARDE DESIGN & AURORE DUHAMEL ARTWORK

CLAIRE BOISTEAU BOOKLET SUPERVISOR

BERNARD MARTINEZ PHOTOS

FÊTES GALANTES / LOUIS ARAGON © D.R.

MAZURKA (MOUVEMENTS DU CŒUR), EXT. DE *CHOPIN À VARSOVIE*, LOUISE DE VILMORIN,
REPRODUIT AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DES AYANTS-DROIT DE LOUISE DE VILMORIN

ALPHA CLASSICS

DIDIER MARTIN DIRECTOR

LOUISE BUREL PRODUCTION

AMÉLIE BOCCON-GIBOD EDITORIAL COORDINATOR

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ALPHA 628

© FRÉDÉRIC LOISEAU & LAURENT NAOURI 2020

© ALPHA CLASSICS / OUTHERE MUSIC FRANCE 2020

